

LE BRUIT DES CHOSES  
QUI TOMBENT

Du même auteur

Les Dénonciateurs

*Actes Sud, 2008*

Histoire secrète du Costaguana

*Seuil, 2010*

Les Amants de la Toussaint

*Seuil, 2011*

*JUAN GABRIEL VÁSQUEZ*

# LE BRUIT DES CHOSES QUI TOMBENT

r o m a n

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE)  
PAR ISABELLE GUGNON

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Titre original : *El ruido de las cosas al caer*  
© 2011, Juan Gabriel Vásquez  
ISBN original : 978-84-204-7507-3  
Éditeur original : Alfaguara, Santillana Ediciones Generales, S.L.

ISBN 978-2-02-109047-5

© Éditions du Seuil, août 2012, pour la traduction française

Pour la citation en exergue :  
Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*,  
© Éditions Gallimard

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Mariana,  
qui a inventé le temps et les espaces*



Et les murs de mon rêve brûlaient en s'effondrant,  
comme s'effondre une ville en criant !

AURELIO ARTURO, *Ciudad de sueño*

Alors, toi aussi tu viens du ciel ! De quelle planète es-tu ?

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY, *Le Petit Prince*



I

## Une seule et longue ombre



Le premier hippopotame, un mâle de la couleur des perles noires qui pesait une tonne et demie, mourut au milieu de l'année 2009. Il s'était échappé deux ans plus tôt de l'ancien zoo de Pablo Escobar, dans la vallée du Magdalena, et pendant cette période de liberté il avait détruit des cultures, investi des points d'eau, terrifié les pêcheurs et était même allé jusqu'à attaquer les étalons d'un élevage. Les francs-tireurs qui l'avaient pourchassé lui tirèrent une balle dans la tête et une autre dans le cœur (de calibre .375 car la peau de l'hippopotame est épaisse); ils prirent la pose à côté de la dépouille, grande masse sombre et rugueuse, météorite tombée du ciel et, là, devant les premières caméras et les curieux, sous un fromager qui les protégeait du soleil brûlant, ils déclarèrent que l'animal était trop lourd pour être transporté et commencèrent aussitôt à le dépecer. J'étais chez moi, à Bogotá, deux cent cinquante kilomètres plus au sud, quand j'ai vu pour la première fois cette photo qui occupait une demi-page dans un grand magazine. J'ai ainsi appris qu'on avait enterré les viscères sur les lieux où on avait tué la bête, mais qu'en revanche on avait envoyé la tête et les pattes dans un laboratoire de biologie de la capitale. J'ai aussi découvert que

l'hippopotame ne s'était pas échappé seul : au moment de son évasion, il était accompagné de sa femelle et de son petit – ou de ce que, dans une version sentimentale, les journaux les moins scrupuleux présentaient comme sa femelle et son petit –, qui avaient disparu on ne savait où et dont la recherche prit aussitôt l'aspect d'une tragédie médiatique, la persécution de créatures innocentes par un système impitoyable. Un jour que je suivais la traque dans les journaux, je me suis surpris à songer à un homme qui n'occupait plus mes pensées depuis longtemps, même si des années plus tôt rien ne m'intéressait davantage que l'énigme de sa vie.

Les semaines suivantes, le souvenir de Ricardo Laverde, resurgi fortuitement comme un de ces mauvais tours que nous joue la mémoire, est devenu un fantôme fidèle et dévoué, toujours présent, debout au pied de mon lit quand je dormais, me regardant de loin lorsque j'étais éveillé. Dans les émissions de radio du matin et les journaux du soir, dans les articles d'opinion que tout le monde lisait et les blogs qui n'intéressaient personne, on se demandait s'il était bien nécessaire de tuer les hippopotames égarés, s'il n'aurait pas suffi de les capturer, de les anesthésier et de les renvoyer en Afrique ; chez moi, à l'écart du débat que je suivais malgré tout non sans un mélange de fascination et de dégoût, je pensais avec une concentration croissante à Ricardo Laverde, à notre rencontre, à la brièveté de notre relation et à la longévité de ses conséquences. Dans la presse et sur le petit écran, les autorités dressaient l'inventaire des maladies transmissibles par un *artiodactyle* – un mot nouveau pour moi –, et des T-shirts *Save the hippos* avaient envahi les quartiers chics ; pendant les longues soirées de bruine que je passais dans mon appartement, ou quand je me dirigeais vers le centre-ville, je

songeais au jour où Ricardo Laverde était mort et m'évertuais à n'omettre aucun détail. Je m'étonnais de ma facilité à évoquer les mots prononcés, les choses vues ou entendues, les souffrances endurées et surmontées, ainsi que de la célérité et du soin qu'on met à sonder sa mémoire, un exercice nuisible qui n'apporte au bout du compte rien de bon et ne sert qu'à entraver notre fonctionnement normal, comme les bracelets lestés de sable que les athlètes s'attachent autour des jambes pour s'entraîner. Au fil du temps, non sans un certain effroi, j'ai pris conscience que la mort de cet hippopotame avait mis un terme à un épisode de ma vie qui remontait déjà à loin, un peu comme lorsqu'on retourne chez soi pour fermer une porte laissée ouverte par négligence.

C'est ainsi que ce récit s'est amorcé. Nul ne sait à quoi sert le souvenir, s'il s'agit d'un exercice profitable ou qui peut se révéler néfaste, ni en quoi l'évocation du passé peut changer ce que l'on a vécu, mais, pour moi, me remémorer Ricardo Laverde avec précision est devenu un besoin urgent. J'ai lu quelque part qu'à l'âge de quarante ans un homme doit raconter l'histoire de sa vie et, en ce qui me concerne, l'échéance est proche : au moment où j'écris ces lignes, quelques semaines à peine me séparent de ce fâcheux anniversaire. *L'histoire de sa vie*. Non, je ne raconterai pas la mienne, je me contenterai de décrire quelques journées d'un passé lointain et le ferai pleinement conscient que, comme on le dit dans les contes pour enfants, « c'est arrivé il y a bien longtemps et ça arrivera encore ».

Qu'il m'appartienne de relater les faits est la moindre des choses.

Le jour de sa mort, début 1996, Ricardo Laverde avait passé la matinée à arpenter les trottoirs étroits de la Candelaria, au cœur de Bogotá, bordés de vieilles maisons aux tuiles en terre cuite et aux plaques de marbre sur lesquelles est gravé le résumé d'événements historiques que nul ne lit jamais ; sur le coup de treize heures, il a gagné la salle de billard de la rue 14, décidé à faire une ou deux parties avec les clients qui fréquentaient l'établissement. Lorsqu'il a commencé à jouer, il ne semblait ni nerveux ni perturbé : il a pris la même queue que d'habitude et s'est installé à la même table, la plus proche du mur du fond, sous le téléviseur allumé dont on avait coupé le son. Il a fait trois autres parties, mais je ne me souviens plus lesquelles il a gagnées ou perdues parce que, ce jour-là, je jouais à la table voisine. Je garde en revanche très présent à l'esprit le moment où Laverde a réglé ses paris, salué les joueurs et s'est dirigé vers la porte d'angle. Alors qu'il contournait les premiers billards, en général dédaignés car à cet endroit le néon projette des ombres bizarres sur l'ivoire des billes, il a vacillé comme s'il avait trébuché sur quelque chose. Il a fait demi-tour pour revenir vers nous, a attendu patiemment que j'aie terminé la série de six ou sept caramboles que je venais d'entamer et a applaudi brièvement quand j'ai touché les trois bandes ; alors que je marquais les points obtenus sur le tableau, il s'est approché de moi et m'a demandé si je savais où on pourrait lui prêter un appareil pour écouter un enregistrement qu'il venait de recevoir. Par la suite, je me suis souvent interrogé sur ce qui serait arrivé si, au lieu de venir vers moi, Ricardo Laverde s'était adressé à un autre joueur. C'est une question absurde, comme beaucoup d'interrogations qui ont trait au passé. Car il avait de bonnes raisons de

me solliciter. Rien ne peut changer cela, de même que rien ne changera ce qui est survenu plus tard.

Je l'avais rencontré à la fin de l'année précédente, deux semaines avant Noël. J'allais fêter mes vingt-six ans, j'avais décroché mon titre d'avocat deux ans auparavant, et si je ne connaissais pas grand-chose au monde réel, l'univers théorique du droit n'avait pas de secrets pour moi. Après avoir été reçu avec mention à ma thèse traitant de la folie comme cause d'irresponsabilité pénale dans *Hamlet* – je me demande encore aujourd'hui comment on a pu non seulement l'accepter, mais la distinguer –, j'étais devenu le plus jeune titulaire de la chaire depuis sa création ; c'est du moins ce que m'avaient dit mes aînés en me proposant ce poste, et j'étais convaincu que devenir professeur d'introduction au droit, enseigner les fondements de cette discipline à des générations de jeunes gens inquiets tout juste sortis du lycée était mon seul horizon possible. Debout sur une estrade en bois, face à des rangées et des rangées de garçons imberbes et indécis et de filles intimidées aux yeux toujours grands ouverts, j'ai reçu mes premières leçons sur la nature du pouvoir. J'avais à peine huit ans de plus que ces étudiants néophytes, et pourtant nous étions séparés par le double abîme de l'autorité et de la connaissance, deux choses que je possédais et qui faisaient complètement défaut à ces nouveaux venus dans la vie. Ils m'admiraient, me craignaient un peu, et j'ai vite compris qu'on peut s'habituer à cette crainte et à cette admiration comme on devient dépendant d'une drogue. Je parlais à mes élèves de spéléologues bloqués dans une grotte qui, au bout d'un certain nombre de jours, s'entre-dévorent pour survivre. Le droit leur est-il d'un quelconque secours ? J'évoquais le vieux Shylock et la livre de chair qu'il veut prélever

sur son créancier, et l'astucieuse Portia, qui l'en empêche en déployant des ruses d'avocaillon : je m'amusais à les voir gesticuler, brailler et avancer des arguments ridicules dans le but d'extraire de cet imbroglio anecdotique quelques principes fondamentaux concernant la loi et la justice. Après ces débats académiques, je me rendais à la salle de billard de la rue 14, un endroit enfumé et bas de plafond où se déroulait une autre vie, sans doctrines ni jurisprudence. Mes journées se concluaient là, à parier de petites sommes d'argent entre deux cafés arrosés de cognac, en compagnie d'un ou deux collègues ou d'étudiantes qui, après quelques verres, finissaient parfois dans mon lit. J'habitais tout près, dans un appartement situé au dixième étage où l'air était toujours froid, la vue de la ville hérissée de briques rouges et de béton toujours belle, mon lit toujours ouvert à une discussion sur la conception des peines chez Cesare Beccaria, sur un chapitre difficile de Bodenheimer, ou à un simple changement de note par la voie la plus directe. L'existence que je menais alors, pendant ces années qui me semblent à présent appartenir à quelqu'un d'autre, était riche de promesses. Mais, comme je l'ai constaté par la suite, ces promesses appartenaient elles aussi à un autre homme : elles se sont effacées imperceptiblement, telle une marée descendante, jusqu'à faire de moi celui que je suis aujourd'hui.

À l'époque, Bogotá avait commencé à laisser derrière elle les années les plus violentes de son histoire récente. Je ne parle pas de la violence des coups de couteau gratuits, des balles perdues ou des règlements de comptes entre trafiquants minables, mais de celle qui dépasse les petits ressentiments et les petites vengeances des petites gens, une violence dont les acteurs sont collectifs et portent des noms avec des

majuscules : l'État, le Cartel, l'Armée, le Front<sup>1</sup>. Nous autres, à Bogotá, nous nous y étions habitués, en partie parce que ses images nous arrivaient avec une prodigieuse régularité grâce à la télévision, la radio et la presse ; ce jour-là, dans la salle de billard, les scènes du dernier attentat en date étaient apparues progressivement sur l'écran du téléviseur, dans le dernier flash d'information. Nous avons d'abord vu le journaliste annoncer la nouvelle devant la porte de la clinique du Country, puis la Mercedes criblée de balles – à travers la vitre explosée, on distinguait la banquette arrière, les éclats de verre, les traînées de sang séché – et, pour finir, alors que tout mouvement avait cessé autour des tables, que le silence s'était imposé, quelqu'un avait demandé d'une voix forte qu'on augmente le volume, et nous avons vu, au-dessus de sa date de naissance et de celle de sa mort toute récente, le visage de la victime en noir et blanc. C'était le conservateur Álvaro Gómez, fils d'un des présidents les plus controversés du siècle et lui-même plus d'une fois candidat à l'élection présidentielle. Nul n'a cherché à savoir qui l'avait tué et pourquoi, car ce genre de questions n'avait plus aucun sens, ou alors on les posait par pure rhétorique, sans attendre de réponse, comme si c'était la seule réaction possible à un nouvel outrage. Sur le moment je n'y ai pas pensé, mais ces crimes que la presse qualifiait de *magnicides* – un mot dont j'ai vite compris la signification – avaient ordonnancé ma vie ou la ponctuaient comme les visites imprévisibles d'un parent éloigné. J'avais quatorze ans en 1984, l'après-midi où Pablo

1. L'auteur fait allusion à n'importe quel front des FARC (Forces armées révolutionnaires de Colombie) : Frente 34, Frente 45, etc. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Escobar avait assassiné ou fait assassiner son adversaire le plus célèbre, le ministre de la Justice Rodrigo Lara Bonilla (exécuté par deux tueurs à moto dans un virage de la rue 127). J'en avais seize quand Escobar avait assassiné ou fait assassiner Guillermo Cano, directeur d'*El Espectador* (à quelques mètres des locaux du journal, le meurtrier lui tira huit balles dans la poitrine). J'en avais dix-neuf et j'étais déjà un adulte, même si je n'avais pas encore voté, le jour de la mort de Luis Carlos Galán, candidat à la présidence de la République, dont le meurtre fut différent ou perçu différemment par notre imaginaire parce que nous y assistâmes en direct sur le petit écran : les manifestants qui l'acclamaient, puis les rafales de mitraillette, puis le corps qui s'effondrait sur l'estrade en bois, tombait en silence, à moins que le bruit de sa chute n'eût été couvert par l'agitation soudaine et les premiers cris. Et, peu après, il y avait eu le crash de l'avion d'Avianca, un Boeing 727-21 qu'Escobar fit exploser en vol – quelque part entre Bogotá et Cali – pour supprimer un politicien qui ne se trouvait même pas à bord.

Si bien que, dans la salle de billard, nous avons tous déploré ce crime avec une résignation qui était déjà devenue une sorte d'idiosyncrasie nationale, le legs de notre époque, après quoi nous avons repris nos parties respectives. Tous sauf un, dont l'attention restait fixée sur l'écran où se succédaient les images de l'information suivante, une scène de désolation montrant des arènes envahies de mauvaises herbes grimant jusqu'aux drapeaux (ou plutôt jusqu'à l'endroit où se dressaient autrefois des drapeaux), un hangar sous lequel rouillaient plusieurs vieilles voitures, un tyrannosaure gigantesque dont la peau en lambeaux révélait une structure métallique complexe, triste et nue comme un vieux mannequin de

femme. C'était l'Hacienda Nápoles, territoire mythique de Pablo Escobar, qui, en d'autres temps, avait été le quartier général de son empire avant d'être abandonné à la mort du baron de la drogue, en 1993. Le journaliste commentait cette décrépitude : les propriétés confisquées aux narcos, les millions de dollars dilapidés par les autorités qui ne savaient pas comment aménager ces domaines, tout ce qui aurait pu être fait avec ces patrimoines fabuleux et que l'on n'avait pas fait. C'est alors qu'à la table la plus proche du téléviseur l'un des joueurs, resté discret jusque-là, s'est mis à parler comme pour lui-même, mais en prenant la voix claire et spontanée de ceux qui, à force de solitude, ont oublié qu'on pouvait les entendre.

« J'aimerais bien savoir ce qu'ils vont faire des animaux, a-t-il dit. Les pauvres, ils meurent de faim et tout le monde s'en fiche. »

Quelqu'un a demandé de quels animaux il parlait. « Ils n'y sont pour rien », s'est contenté de répondre l'homme.

Ce sont les premières paroles que j'ai entendu prononcer par Ricardo Laverde. Il n'a rien ajouté de plus : il s'est par exemple gardé de préciser à quelles bêtes il faisait allusion et comment il savait qu'elles étaient affamées. Mais personne ne lui a posé de questions car nous étions tous assez vieux pour avoir connu l'âge d'or de l'Hacienda Nápoles, un zoo légendaire né du simple caprice d'un trafiquant de drogue millionnaire, qui promettait aux visiteurs un spectacle inédit sous nos latitudes. J'y étais allé à l'âge de douze ans, pendant les vacances de Noël, à l'insu de mes parents, qui auraient trouvé scandaleux que leur fils mette un pied dans la propriété d'un mafieux reconnu et encore plus intolérable qu'il puisse s'y amuser. Mais il m'était impossible de ne pas aller voir ce

dont tout le monde parlait. J'avais donc accepté l'invitation des parents d'un camarade et, un week-end, nous nous étions levés tôt pour faire les six heures de trajet de Bogotá à Puerto Triunfo ; une fois sur les lieux, après avoir franchi le portail en pierre sur lequel s'étalait en grandes lettres bleues le nom de la propriété, nous avons passé notre après-midi devant les tigres du Bengale et les aras d'Amazonie, les chevaux nains, les papillons grands comme la main et même un couple de rhinocéros indiens qui venaient tout juste d'arriver, ainsi que nous l'avait expliqué un jeune homme en gilet de camouflage et à l'accent d'Antioquia. Nous avons également vu les hippopotames, qui en ces années glorieuses n'avaient bien sûr aucune envie de s'échapper. Je savais donc très bien à quels animaux Ricardo Laverde faisait allusion, mais j'ignorais encore que ces quelques mots le feraient resurgir dans ma mémoire près de quatorze ans plus tard. En bonne logique, je n'ai repensé à cette histoire que par la suite ; ce jour-là, dans la salle de billard, Ricardo Laverde n'était à mes yeux qu'un des nombreux individus qui avaient suivi avec stupefaction l'ascension et la chute d'un des Colombiens les plus célèbres de tous les temps, aussi ne lui ai-je guère prêté attention.

Je me rappelle parfaitement qu'il ne m'a pas paru intimidant : il était si maigre qu'on avait une impression trompeuse de sa stature, et il fallait le voir debout à côté de sa queue de billard pour se rendre compte qu'il mesurait à peine un mètre soixante-dix ; ses cheveux grisonnants et clairsemés, sa peau très sèche, ses ongles longs toujours sales renvoyaient l'image malade ou négligée d'un champ en friche. Il venait d'avoir quarante-huit ans, mais paraissait beaucoup plus vieux. Il parlait avec difficulté, à croire que



## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61)  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2012. N° 98501 (XXX)  
*Imprimé en France*